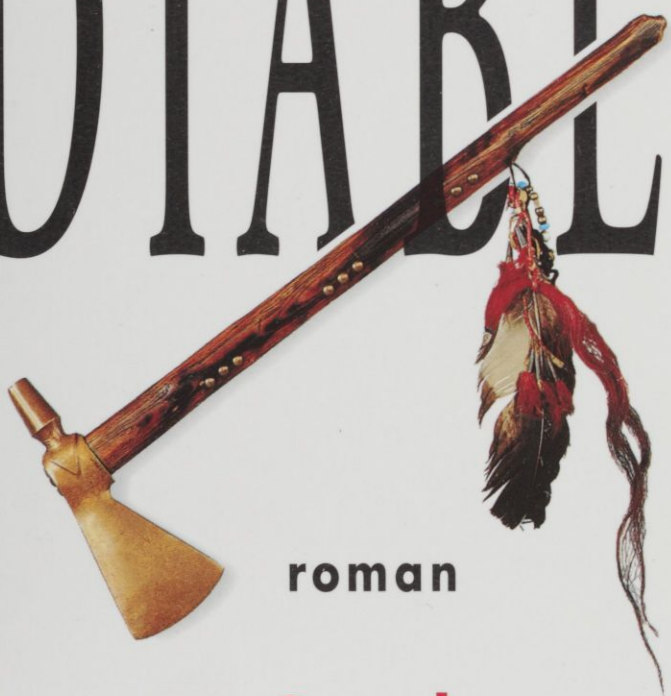
SULITZER

TÊTE DE DIABLE



roman

Stock

Tête de Diable

8° Y²
112307

Du même auteur

MONEY (Denoël, 1980).
CASH (Denoël, 1981), Prix du Livre de l'été 1981.
FORTUNE (Denoël, 1982).
LE ROI VERT (Édition n° 1/Stock, 1983).
POPOV (Édition n° 1/Olivier Orban, 1984).
CIMBALLI, DUEL À DALLAS (Édition n° 1, 1985).
HANNAH (Édition n° 1/Stock, 1985).
L'IMPÉRATRICE (Édition n° 1/Stock, 1986).
LA FEMME PRESSÉE (Édition n° 1/Stock, 1987).
KATE (Édition n° 1/Stock, 1988).
LES ROUTES DE PÉKIN (Édition n° 1/Stock, 1989).
CARTEL (Édition n° 1/Stock, 1990).
TANTZOR (Édition n° 1/Stock, 1991).
LES RICHES (Olivier Orban, 1991).
BERLIN (Édition n° 1, 1992).
L'ENFANT DES SEPT MERS (Stock, 1993).
SOLEILS ROUGES (Stock, 1994).
LE RÉGIME SULITZER (Éditions Michel Lafon, 1994).
LAISSEZ-NOUS RÉUSSIR ! (Stock/Michel Lafon, 1994).

Tous ces romans (à l'exception de *Kate*) existent en édition reliée plein skivertex sous emboîtage. Consultez votre libraire.

1882007

Paul-Loup Sulitzer

ACN 138885

823

Tête de diable

Stock

DL- 07.01 1995 00215

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1995, Éditions Stock.

Pour Delphine...

« Osez : le progrès est à ce prix, toutes les conquêtes sublimes sont plus ou moins des prix de hardiesse. »

Victor HUGO.

I

A un certain moment de l'histoire du monde, soit le 27 mars 1609, Catherine-Marie Pouillou enterre son père. Elle ne peut guère faire autre chose : il est mort. Ensuite de quoi, elle s'assied face aux monts d'Auvergne, elle contemple ces mêmes monts d'Auvergne qui ont été l'unique horizon de sa propre existence jusqu'à ce jour, durant ses dix-huit ans et six mois de vie. Je vous hais, leur dit-elle. Elle est d'humeur à abominer la terre entière, son exécration frappe tous les êtres, hommes, femmes et enfants qui peuplent ces vallées et ces croupes à six ou sept lieues à la ronde, mais elle devient plus virulente encore s'agissant du monde du dehors. Quand elle y pense, la haine la fait trembler. C'est de ce monde du dehors que le pérégrin est venu pour sa rapine, c'est lui surtout qui a tellement éberlué Pouillou Pattu durant tant d'années. Au point qu'en somme Pouillou Pattu n'en est revenu que pour y mieux repartir...

Et, bon, l'image reparaît, surgie de la mémoire : Pouillou Pattu son père dans ses retours ; Pouillou Pattu avec son grand chapeau du Goudet, en poil de chien, son chapeau de monsieur et ses bottes, de cuir s'il te plaît, à deux boucles, sa veste de serge à longues basques sur le gilet et la chemise de chanvre, sa

houppelande en dalmatique, et dans tout cela carapaçonné, cuirassé ; et sa force, son grand rire qui cavalcade, son odeur d'homme, de sueur, de pétun et de chère-lie, sa force quand il te croche à la taille, te hisse au ciel à bout de bras. Chaque retour de même. Chaque retour toi éprouvant ce même emmêlement de sentiments, non moins violents les uns que les autres, et tellement contradictoires : bonheur de le revoir, et alors d'apprendre qu'il n'a pas crevé sur une route lointaine, amour pour lui ô combien, mais fureur de ce qu'il ne manifeste aucun remords d'être demeuré si longtemps si loin, exaspération de ce qu'un homme ayant tant de biens au soleil puisse ainsi les négliger et les mettre en gérance, et tous ces sous perdus par cette carence, au point qu'elle s'en préoccupe elle-même, dès ses huit ans (à dix ans, elle te sait, mieux qu'un évêque ses paters, non seulement le nombre très exact des arpents de terre Pouillou, mais encore combien de pierres composent chaque borie, chaque ferme, et le compte plus que précis du moindre grain passé par les trois moulins, celui des soixante et onze vaches dans les trois étables, et encore celui du moindre outil, de qui le manie ou doit le manier, et à quelle heure, et si telle éteule a été improprement virée alors qu'on eût dû la verser, si on a charrulé, badé, rittelié, écaillouché, crébi à bon ou mauvais escient, si ce manouvrier-là devrait être renvoyé sur les chemins pied au cul, et tel autre conservé), en sorte que, somme toute et tout bien pesé, elle se tient à bon droit pour propriétaire de la totalité — et après tout elle est sa seule héritière.

Voici un instant, assise à contempler les monts d'Auvergne, elle en était à gongouner, et plus encore à s'époufider, se gruzer, s'encolérer comme jamais. Déferlent à présent la tendresse et par-dessus tout le

chagrin, à lui serrer la gorge et tout le corps, à la broyer.

Je suis en terrible tristesse, je ne verrai plus jamais Pouillou Pattu.

Pouillou, dit Pattu parce que fort de jambes. Et le reste du bonhomme à l'avenant. C'était un homme de très épaisse charnure. Massif. Il repliait une jambe en arrière, à angle droit, et tu pouvais t'asseoir sur son talon, il te supportait, et des dix minutes, si pesant que tu sois.

On l'a assassiné. Pas seulement tué : on lui a brûlé les pieds, l'un de ses yeux a été crevé avec un tison. Cela s'est passé dans les grands bois noirs sur la route de La Chaise-Dieu. Ils devaient être six ou sept à s'acharner sur lui. Et, à en juger par les traces, il se sera foutrement débattu. Il en aura massacré un ou deux : des corps ont été traînés et emportés.

Cinq heures plus tôt, il était sorti de chez le notaire. Où il avait bel et bien signé le foutu acte de vente — la vente de tout, *de tout*. Et il avait reçu l'argent. Six grosses sacoches gonflées. Le notaire lui-même avait insisté sur le danger de voyager seul avec une telle fortune.

Réponse dans l'un de ses grands rires : je ne serai pas seul.

Aucun nom prononcé. Il n'a pas dit qui allait être à son côté, ou s'ils seraient plusieurs à lui faire compagnie.

Mais tu as besoin de preuves, toi ?

Peu avant midi, elle est de retour dans la vallée. Les manouvriers relèvent une seconde la tête sur son pas-

sage, elle sent leur regard sur son dos, une fois passée. Ils savent. Tout le monde sait. Sa fureur et sa haine reviennent. Elle a bien vu, du coin de l'œil, un pourtou pas très loin de tomber, et dont il faudrait bien cousir les planches avec quelques clous ; trois ou quatre heures plus tôt, elle en aurait fait la remarque, et sèchement. Plus maintenant.

Je ne suis plus rien ici, je n'y suis plus rien, rien n'est plus à moi.

Elle entre dans la grande borie, la plus grande des trois qui, deux jours plus tôt, appartenaient depuis trois cents ans, ou à peu près, aux Pouillou. Elle y est née, le jour de la mort en couches de sa mère. Son enfance, son adolescence se sont écoulées ici — mère morte et inconnue, père absent des dix mois l'an et davantage.

Elle y marche, sentant monter ses larmes mais prête à mourir plutôt que de pleurer. Elle traverse la salle commune, la souillarde à main droite après la cheminée en pierre des Chaussats, l'étable et la soue sur la gauche, l'escalier de bois droit devant. Elle monte. Trois chambres à l'étage avec chacune des fenêtres assez larges pour y passer les épaules et la tête. Le bissac est prêt, sur le matelas empli de paille ; elle ne l'a pas défait la veille à son arrivée, et l'a même gonflé davantage des vêtements restés à la borie tandis qu'elle était à Issoire. Elle y dépose la chemise et les deux jupons portés la veille, et son livre, le seul qu'elle a jamais possédé, qu'elle détient depuis bientôt deux ans et qu'elle a commencé de lire — déjà neuf pages.

— J'ai cinq pièces d'or, Thérèse, et rien de plus, c'est toute ma fortune. Je t'en donne deux. Si le nouveau propriétaire te met dehors, tu pourras manger quelque temps.

Elle parle à une vieille femme qui, six années auparavant, est venue prendre la place de la nourrice enga-

gée par Pouillou Pattu, et qui est morte en une nuit, de quelque chose dans la poitrine. Elle lui parle mais ne la regarde pas. *Je ne l'aime guère et en somme ne l'ai jamais aimée, c'est une brute. Une vache a plus d'entendement qu'elle, je me demande bien pourquoi je me dessaisis de presque la moitié de mon pécule, qui n'est déjà pas tant considérable, pour quelqu'un qui vraiment ne me chaut.*

Elle ressort de la borie où elle ne prend rien d'autre. De nouveau les manouvriers lui jettent des regards en coulisse. Elle n'en salue aucun et garde bouche close — ouvre seulement la bouche, dis n'importe quoi et tu auras bientôt des larmes dans ta gorge.

L'heure suivante, elle marche, bien droite — plutôt crever que de lorgner à gauche ou à droite sur cette terre et ces champs et ces fermes, ce ru et cette rivière, et ces moulins, sur tout cela qui était à Pouillou Pattu et donc à elle, et dont la foutue et incompréhensible vente l'a dépossédée. Vient enfin la terre étrangère et ça va mieux, elle est moins accablée. *On m'a tué Pouillou Pattu* (outre qu'on l'a volé de tout) : les mots sans fin lui donnent la cadence de ses pas, comme une antienne. Ensuite de quoi, forcément, la fureur remonte.

Si bien que c'est une vraie jouissance que de sentir, à chaque balancement de sa hanche et contre celle-ci, la terrible rigidité de ce qu'elle a dans son bissac, qu'aucune autre jeune fille qu'elle, assurément, ne penserait même à approcher et moins encore à emporter, et dont (c'est une idée qui peu à peu se fait jour en elle), elle va se servir, parole de Pouillou.

A ce certain moment de l'histoire du monde, Catherine-Marie Pouillou dite Tête de diable n'en est pas véritablement à concevoir des projets aussi redoutables.

Quoique. Mais bon, elle est encore sous le coup de cette constatation qu'elle a faite, quittant pour toujours la borie et le domaine adjacent. A savoir que, tous comptes faits, elle n'affectionne pas grand monde. Elle se reproche. Ce n'est pas normal. Il y a par trop de furibonderie en toi. Au naturel, je veux dire. Remarque bien qu'on ne t'a pas surnommé Tête de diable parce que tu étais satanique au sens précis du mot. Bon d'accord, peut-être un peu. Mais le sobriquet t'est surtout venu de ce que tu avais et as la caboche dure comme une enclume — et de l'emportement à en faire commerce.

Non, mais regarde-toi. Grands pieds, grandes mains, plus haute que la plupart des hommes. Capable d'à peu près tous les écrabouiller, ceux-là. Tu te rappelles ce patte-pelu de roulier qui voulait t'écarter les cuisses, il y a deux ans passés ? Il parle comme une demoiselle, à présent. Alors que s'il te l'avait demandé gentiment, peut-être... Non, même pas, il sentait vraiment trop mauvais, et puis deux hommes sur ton ventre, que tu as essayés pour voir, ça suffit, d'autant que c'est aussi plaisant qu'un sinapisme, leur machin à quoi ils ont l'air de donner tant de prix. Rien senti du tout, sauf un déchirement la première fois. Pas de quoi en faire une légende.

Toujours à ce même moment, au vrai durant toutes ces heures de sa progression vers son rendez-vous, un très étrange sentiment la visite. D'abord par petites touches. Qu'elle note. Elle a toujours été ainsi, à tenir registre scrupuleux de tout ce qui lui passe en tête, c'est ainsi. Comme si à l'intérieur elles étaient deux à vivre, une pour agir, bouger, parler, s'entêter, se rechigner, se bouter carrément en riote — s'encolérer au dernier point —, mais aussi (pas souvent) s'attendrir, voire pire et fougaler comme une foutraude. Et

l'autre. Froide comme la mort, celle-là, et toujours à juger — les autres et par-dessus tout elle-même, sans compassion.

Et pourtant, c'est de cette partie-là d'elle-même, la deuxième oui, justement la moins portée aux débordements et aux foucades, c'est bien d'elle que provient le constat de plus en plus péremptoire que désormais elle est libre, totalement. Rien ne la retient plus, ni personne.

Elle se retourne tout en marchant. Le puy de Sancy est loin derrière elle, et son pays. Elle chemine sur une draille, une route d'ancienne transhumance. Aucun troupeau n'y est plus passé depuis des lunes. Une ou deux heures plus tôt, dans un vallon en contrebas, elle a distingué des forestiers, occupés à leur affouage. Depuis, personne.

Je jurerais pourtant que quelqu'un me suit. On verra bien.

Elle caresse son bissac.

Et elle est à Issoire en fin d'après-midi.

— Je peux te parler franchement, Catherine-Marie ?

— Pourquoi prendre cette peine ? Parlez comme d'habitude.

Il s'appelle Cazes. Ce n'est pas tout à fait un pattepelu. A moitié seulement, autant que les meilleurs des hommes, qui ne sont pas ce qu'on a fait de mieux sur cette terre, c'est vrai. Mais il arrive au père Cazes de rire de lui-même. Et puis surtout, c'était un ami de Pouillou Pattu — soit deux raisons de n'être qu'à moitié sournois, hypocrite, fourbe ; en plus des tares ordinaires des mâles, bien sûr.

— Tu as toujours la langue bien pendue. Tu as vu ton père ?

— J'ai vu ce qu'il en restait.

Ils sont dans la maison de Cazes, à Issoire. Une belle maison, en pierre, à trois étages, avec huit domestiques, et des livres dans une pièce tout exprès et, plus extravagant encore, un endroit rien que pour se laver.

— Parlez-moi, dit-elle, de cet homme que l'on a vu avec Pouillou Pattu.

— Le bailli de La Chaise-Dieu m'a envoyé un courrier. L'homme a sûrement quitté la province.

— Parlez-moi de lui.

— Tu ferais quoi ? Te jeter à sa recherche ? Tu en serais bien capable. Je me souviens de la fois où tu as poursuivi un garçon qui t'avait touchée je ne sais plus où...

— Mes tétines. Je sais qu'elles sont grosses mais ce n'est pas une raison.

— Et tu lui courais après avec un hachoir.

— Le nom de l'homme.

— Smaragdin.

— On dirait un nom maure.

— Il l'est peut-être. Mais *smaragdos* veut dire émeraude, en grec. Vert.

— Ce n'est pas un vrai nom.

— Sans doute pas. Mais on ne lui en connaît pas d'autre. Ton père l'a appelé ainsi, plusieurs fois, à l'auberge où ils ont passé une nuit. Et avant cela, ils étaient ensemble à l'auberge Romains, à Ambert.

Non, on ne sait pas encore d'où les deux hommes venaient. Oui, ils étaient à cheval. Oui, ils semblaient très liés. Non, le Smaragdin n'accompagnait pas Pouillou Pattu chez le notaire, et personne ne les a revus ensemble, après.

— Personne n'a d'ailleurs vu cet homme, où que ce soit. Tu as des sous, Catherine-Marie ?

— Je roule sur l'or. On l'a décrit comment, cet homme vert ?

Plutôt petit, blond, très beau, les servantes l'ont trouvé d'une extraordinaire séduction.

— Je peux t'aider. Ton père était mon ami très cher.

— Je n'ai besoin d'aucune aide.

— Il ne te reste rien. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Pouillou Pattu a fait ce qu'il a...

— Il avait ses raisons.

— Tu peux rester chez moi aussi longtemps qu'il te plaira.

Le père Cazes a une femme et sept enfants, dont quatre filles. Il est entendu que Catherine-Marie dormira avec celles-ci (tu parles, elles m'arrivent à la taille, je m'étire et elles passent par la fenêtre. Enfin bon...).

— Les yeux, demande-t-elle encore, de quelle couleur ?

Clairs. Très clairs.

— Tu n'irais tout de même imaginer de courir après cet homme ?

— Évidemment pas. Je ne suis qu'une fille, après tout.

Elle dort avec les quatre filles Cazes, dans un lit unique où elle tient à peu près toute la place. Elle a dîné et plutôt trois fois qu'une. Ses compagnes, dont deux ont à peu près le même âge qu'elle, ont voulu papoter. Elle a fait celle que le sommeil écrasait. Le sommeil d'ailleurs l'a vite écrasée.

Sauf qu'elle se glisse en tapinois, avant quatre heures du matin, hors de la maison et dans la rue, puis sur la route d'Issoire à Ambert. Elle ne reste pas sur cette route, pour ce motif qu'elle ne veut pas, elle Catherine-Marie Pouillou, fille de Pouillou Pattu qui avait tant de biens, être vue cheminant en maraude, et donc faisant pitié. Tu es, lui a dit la veille le père Cazes, le

dernier des volcans d'Auvergne encore en activité. Elle se sent fichtrement volcanique. Elle avance vite, de ses grands pieds, de ses longues jambes, les trois cornes du bissac passées dans un bâton, et ce bâton posé sur ses épaules droites. Elle ne connaît pas au juste la distance entre Issoire et Ambert. *Je m'en moque complètement, quand j'y serai, je verrai.*

Il pleut, et les sentes plein est qu'elle suit se révèlent vite gadoueuses. Il en faudrait bien davantage pour la ralentir. Si ça se trouve, je vais cavaler après ce Smaragdin jusqu'au bout du monde.

Peut-être même jusqu'à la Loire.

Le jour se lève. Elle a déjà couvert trois lieues. En même pas deux heures, malgré la pente.

Elle est à très peu de temps de tuer son premier homme.

Il est habillé en femme, en damoiselle, en vicomtesse — du moins à en croire les armoiries sur les pans de cuir brun de la voiture. Pour celle-ci, c'est un coche de voyage. L'attelage en est du dernier cri : collier d'épaules, ferrure à clous, chevaux en ligne, et la suspension de la caisse est à l'italienne — on a remplacé les dures chaînes ou les courroies de cuir par des crics bien plus confortables. Au moins, tant qu'à voler, autant voler haut et luxueux, et puis, se dit-il, en somme, avant de la rapiner, cette femme, je lui ai fait tant de gâteries qu'elle n'a vraiment pas à se plaindre. Je lui ai même laissé ma culotte et ma chemise de rechange, afin qu'elle n'aille pas cul nu (ce dernier pas mal dru, au demeurant). La malandrinerie parfois vous offre des compensations.

— L'affaire se gâte, monsieur, annonce Pissarugues assis sur le siège du cocher.

— Appelle-moi Madame. Tu vois bien que j'ai tourné femelle. Ils sont combien ?

— Dans les trois ou quatre. Ils ont des arquebuses. Et des pistolets.

— Mais ni couleuvrines ni bastardes ni orgues, c'est déjà ça.

Il prend une dragée rose dans le drageoir d'argent ciselé et se met à la suçoter. Ce n'est pas la première fois qu'il se travestit en dame. Non qu'il ait des goûts grecs, mais essayez donc de vous introduire chez une maîtresse, ou dans un couvent avec des vues sur une couventine (ou plusieurs), en hauts-de-chausses et bottes de cavalier, vous m'en direz des nouvelles. Il jette pourtant un coup d'œil vers le carrefour, cinq toises au plus du cheval de tête. Ils ne sont pas quatre, mais trois. Des grands et gros, c'est vrai. Des reîtres, et donc Allemands. Ou alors ce seront des Basques. Ou des Suisses, va savoir. Dans tous les cas, des hommes de guerre et de grande expérience.

Et le vieux sentiment, si familier, l'envahit. Une immense jouissance, comme toutes les fois où il a joué sa vie sur un coup de dés. Les reîtres le tueront sans nul doute, s'ils le découvrent sous son déguisement. Bouffée d'excitation joyeuse.

Il peut avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Il est de petite taille, quoique l'on soit déjà de fort bonne altitude, en ce temps-là, à un mètre soixante — passé les cent soixante-dix centimètres, on est un géant. Le corps est mince, de très bonnes proportions. Les pieds et les mains sont petits et fins. Le mouvement chez lui est presque toujours empreint d'indolence, voire de langueur. Pour le visage, il est d'une beauté presque provocante ; d'une joliesse quasi féminine, estiment

tous ceux qui ne remarquent pas la ligne du menton, celle des lèvres, et surtout le regard.

Pissarugues l'a vu tuer trois hommes, affrontés à l'épée et à la dague, et les autres pareillement armés ; il l'a vu les tuer sans être lui-même égratigné, sans se départir de son sourire comme angélique, et avec une prestesse sidérante.

Il est apparemment né avec la conviction que le monde entier, en gros ou en détail, est fou, et que par voie de conséquence, être plus fou que quiconque est la clé de toutes choses. Peut-être n'est-il pas, comme il lui est souvent arrivé de le prétendre, le petit-fils de François Villon, dont il connaît les œuvres par cœur — tout comme il sait le latin et le grec, et quelques autres langues.

Il a la foi la plus grande dans la crapulerie de l'espèce humaine en général, des hommes et des femmes en particulier. Jusque voici deux ans, il ne croyait en personne, et en rien. La révélation lui a été assenée. Il y a cru, il y croit.

Il n'aurait pas convaincu Pouillou Pattu autrement.

Il se détend. Les reîtres ont laissé passer le coche. Il range les deux pistolets d'arçon qu'il gardait sous ses jupes de vicomtesse, remet au fourreau la dague.

— Il y en a un qui m'a fait peur, dit Pissarugues. J'ai pensé qu'il vous avait reconnu.

— Il a hésité. Il va se reprendre et donner l'alerte. Il va nous falloir trouver deux chevaux et un mulet. Arrête-nous dans le bosquet, là-bas. Ce corselet me serre trop.

La pluie arrive de l'est et se met à tomber. Lorsque Pissarugues arrête les chevaux, elle tombe dru.

— Tu as quel âge, Pissarugues ?

— Vingt-trois à la Saint-Jean.

— Tu veux m'accompagner là où je vais ?

— Je ne sais pas où c'est.

— Oui ou non ?

Il est en train de déplacer les malles de la vicomtesse, les ouvre mais ne les fouille pas, ayant très vite mis la main sur une chemise dont il arrache les dentelles avant de l'enfiler.

— Oui, dit Pissarugues, hochant sa grosse tête de lion.

— Je ne te garantis pas que tu en reviendras.

Il est même à peu près certain que nous n'en reviendrons ni lui ni moi, mais ce ne sont pas des choses à dire à un Pissarugues. Ou si j'en revenais, ce serait parce que j'aurais échoué. C'est impensable.

— Deux chevaux et un mulet. Des chevaux avec des selles, pas ces carnes attelées au coche. Et trouve-nous à manger pour plusieurs jours, disons une semaine. Je t'attends ici.

Pissarugues s'en va sous la pluie battante et lui s'allonge. D'abord à même le sol, avec pas mal d'indifférence à cette eau quasiment glacée qui lui trempe tout le corps. Mais bon, il finit par se glisser sous le coche, à l'abri, non sans s'y être fait un confortable matelas avec toutes les robes et autres fanfreluches de la vicomtesse. A laquelle il pense un peu : inactif comme il l'est, il regrette de ne l'avoir plus sous la main, façon de dire. Ou bien l'une de ces trois servantes de l'auberge Romains à Ambert, qu'ils ont sautées, avec Pouillou Pattu, en signe de leur concordat.

Il rêve de femmes, et de cette autre chose qui le rend bien plus fou qu'il ne l'a jamais été. Et voici que même les femmes, toutes celles (innombrables) qu'il a eues et celles qu'il espère avoir, même les femmes sortent de son esprit. Chassées par le Rêve. Quant à celui-là, il l'emplit tout entier, le fait frissonner et l'enfièvre.

C'est au point qu'il se glisse sous la pluie qui redouble et, quoique sachant qu'elles sont là, qu'elles ne peuvent être ailleurs, que nul n'a pu y toucher (puisqu'il est encore vivant), qu'elles n'ont pu s'entrebâiller ou se fendre et perdre de leur contenu, c'est au point qu'il va tout de même les voir et les découvre, sous les coffres et les planches.

Les six grosses sacoches bourrées d'or à en craquer.

Elle repère le deuxième homme quelques minutes après avoir situé le premier. Et qu'ils ne cheminent pas ensemble, ces deux-là, mais séparés de trente ou quarante toises, est déjà une première indication. Des chasseurs engagés dans une battue. Un pour marcher directement sur la trace du gibier — c'est elle, à coup sûr —, un autre à main gauche. C'est donc qu'il s'en trouve un troisième, par là-bas. Elle escalade une butte, se glisse dans un taillis, grimpe encore et le voilà, le troisième. Habillé comme les deux autres, trop ressemblant pour croire en un hasard. Ni pique ni hallebarde, mais chacun une longue dague, un long pistolet d'arçon, un mousquet porté sur l'épaule. Des lansquenets, ou plus justement de ces mercenaires venus d'Allemagne, des reîtres, dont des bandes ont deux ou trois fois traversé Issoire.

Ce seront ceux qui ont si sauvagement assassiné Pouillou Pattu, comment en douter ? Et à présent, c'est elle qu'ils veulent. Soit... Pourquoi ? Soit...

Elle est redescendue des hauteurs, a repris son avancée dans le creux de la combe qu'elle suivait jusque-là, en direction d'Ambert. La pluie qui continue de tomber a engrassé la terre. Catherine-Marie reprend ses propres traces où elle les a interrompues, avant de se

hisser sur un rocher. Elle accélère un peu, afin de reprendre du champ sur ses poursuivants.

... Soit ils ont tué Pouillou Pattu pour quelque chose qu'il leur a fait — mais il faudrait imaginer que leur haine envers lui s'étend jusqu'à elle. Soit, plus probablement, ils l'ont occis et avant cela torturé pour lui faire dire un secret (les six sacoches ?). Et il n'aura pas parlé. Et maintenant c'est vers elle qu'ils se retournent, dans l'espoir qu'elle sera moins taiseuse.

Elle court presque. Souvent elle est venue ici, dans cet endroit. Pour chasser. Elle y a tué deux chevreuils. Une vingtaine de minutes encore, elle pousse en avant, atteint la montée qu'elle savait devoir trouver, y marque ses traces sur peut-être cinq ou six cents pas. Au-delà, il y a un alignement de petites crêtes rocheuses où aucune empreinte ne s'imprime. Là, elle fait demi-tour, redescend en courant parallèlement à sa propre piste.

Tu ne vas pas faire ça, Catherine-Marie ?

Ah non ? Tu vas voir !

Elle retrouve ce même poste d'affût que Pouillou Pattu lui avait montré, et où ils se sont bien placés huit ou dix fois, elle et lui. Elle ouvre le bissac. Elle en sort et enfile le doigtier et le bracelet protecteur, sur son poignet droit — elle est gauchère. Puis les deux merveilles en bois d'if, qu'elle emboîte dans la poignée de fer sur laquelle Pouillou Pattu a fait graver, avant de lui remettre ce fabuleux cadeau, ses initiales et l'emblème qu'elle s'était choisi : une tête de licorne. Ensuite elle met en place la corde de lin filé — en réalité plusieurs cordelettes enroulées sur elles-mêmes et graissées à la cire d'abeille — dans la coche du bas ; puis, debout et d'un geste vif, dans celle du haut. L'arc est prêt — Pouillou Pattu lui a fait répéter mille fois et plus ce montage —, il mesure exactement la taille de

Catherine-Marie Tête de diable, soit cinq pieds et trois pouces et une ligne[1], et avec lui elle atteint souvent une cible grande comme une bassine à cent cinquante toises. Les flèches — elle en a sept dans le carquois — sont en bon bois sec et munies de plumes de dindon pour stabiliser leur vol ; leur pointe est à barbillons pour quatre d'entre elles et large pour les trois autres ; elles mesurent un peu plus de deux pieds.

Elle a encore le temps de se couler derrière le tronc d'un châtaignier, entend approcher l'homme avant de le voir. Il surgit à vingt toises, en contrebas. Elle a déjà encoché sa flèche — index et médium assurent la prise, l'annulaire aide à la tension. La pointe à barbillons vise la gorge, juste au-dessus du lacet qui ferme le haut de l'épais justaucorps de cuir.

Oublie que tu vas tuer, Catherine, oublie tout. Tu dois devenir cette flèche qui va partir, toute ta vie est en elle, plus rien d'autre n'existe, vide ton cerveau, tes jambes mêmes sont la flèche, ne respire plus. Tends l'arc et porte la coche à hauteur de ton oreille. Ensuite, d'un seul mouvement, tu la descends jusqu'à ton menton, jusqu'à ta lèvre du bas. Tu es devenue la flèche maintenant. Tu tires.

L'homme s'abat, la gorge traversée, un bon pied de la flèche ressort de sous sa nuque. Il tombe face contre terre, un de ses bras s'allonge, les doigts raclent l'humus puis s'immobilisent.

Elle est déjà en mouvement, l'était déjà alors que, quasiment, la flèche filait dans l'air. Elle descend, passe en courant derrière sa première victime, remonte la pente. Sur elle, elle n'a que l'arc, les six flèches qui lui restent, et son coutelas de chasse dont la seule lame mesure un pied de long.

1. Soit légèrement plus de 1,71 mètre. Le pied du roi, dit de Charlemagne, vaut 12 pouces et par suite 144 lignes, soit 0,325 mètre. La toise équivaut à presque 2 mètres — 1,949 mètre.

Voici l'autre : sa deuxième flèche se plante entre les épaules, deux pouces plus bas que la nuque — pour un peu elle manquait sa cible — mais elle l'a décochée de haut en bas, et à cinquante toises et plus de distance. Et le reître n'est pas tué sur le coup, il tente de se relever, le voici à genoux. Il lance un premier appel rauque, puis un autre. En sorte qu'un instant elle s'affole presque : le troisième homme, celui qui marchait au centre en suivant directement les traces qu'elle a laissées, ne peut manquer d'entendre. Jusque-là elle a assassiné dans le silence. Elle vient de se démasquer.

Tu te calmes.

Elle fait mieux encore, et justement met à profit ces appels qui ne cessent de retentir — au lieu qu'elle soit obligée de lui courir après, le troisième va venir sur elle, enfin vers son compagnon qui crie. Elle remonte la pente de vingt ou trente pas, et se poste entre deux gros fûts de chêne qui font comme une meurtrière géante. Elle ne perçoit aucun bruit mais soudain il est là, le chef du trio sans doute. Il passe à moins de deux toises d'elle. C'est un bonhomme trapu, très massif ; il va tête nue sous la pluie, ses épais cheveux roux sont coupés au bol, son cou est aussi large que l'était celui de Pouillou Pattu. Elle relève son arc, flèche encochée, tend la corde.

Il se retourne. Très lentement. Tout se passe comme s'il avait deviné la présence de Catherine-Marie derrière lui. Il tient un pistolet dans sa main droite, mais son bras pend le long de son corps.

Il dit quelque chose dans une langue qu'elle ignore, dans le même temps qu'il remonte le poing qui tient l'arme. A moins de dix toises de distance, la flèche se plante en pleine poitrine, à l'emplacement du cœur.

Quatrième flèche encochée, elle reste à l'abri des troncs. Pour rien. Le coup de pistolet est parti et s'est

perdu. Le rouquin ne bouge plus, étendu sur le dos, une jambe repliée sous lui. Elle s'en approche, arc toujours bandé, et touche le corps de la pointe de son pied. L'envie de vomir commence à monter en elle. Les appels du deuxième homme qu'elle a fléché ne se font plus entendre.

Tu viens de tuer trois hommes, tu te rends compte ?

Elle pose l'arc et tire son coutelas, dont elle applique la pointe sur la gorge.

— Tu bouges d'un pouce et j'enfonce.

Elle pique la chair et pas de réaction. Tu l'as tué net. Comme ce chevreuil, deux ans passés. Pourtant elle laisse le coutelas en place et, de sa main libre, fouille jusqu'à mettre la main sur une espèce de sacoche en cuir que le mort porte à la ceinture. Deux écus et des piécettes, deux fusils — l'un pour battre un briquet, l'autre pour aiguiser les lames —, un morceau de viande enveloppé dans un morceau de drap ou de chemise, encore des pièces de monnaie et celles-ci rangées dans un sachet de toile — de l'argent étranger —, et enfin la chose. La chose en ce matériau blanchâtre qui serait de l'ivoire, qui est grosse comme une amande, qui représente un poing d'homme dont le pouce couvre les autres doigts, et qui, à l'endroit où serait figuré le poignet, est fermée par un minuscule boîtier d'argent ciselé.

Il ne peut pas en exister deux identiques. Surtout que l'éraflure y est, au bon endroit.

Pouillou Pattu la portait avec lui depuis au moins dix ou douze ans, il l'avait rapportée d'un pays appelé Portugal, il disait que c'était un porte-bonheur.

— Si j'avais des doutes, si j'en avais eu, dit Catherine-Marie au cadavre, je n'en aurais plus. Tu m'as massacré Pouillou Pattu en le faisant souffrir beaucoup.

Elle déplace la lame du coutelas et l'enfonce dans la poitrine, ouvre et déchire les chairs, cassant les os. Elle retire la flèche, qui ne vient pas aisément, avec ses barbillons, puis essuie la pointe et la tige à la chemise du mort.

Elle récupère plus facilement la première flèche tirée. La gorge traversée n'offre aucune résistance — elle a bien charcuté des sangliers et des porcs, où est la différence ?

... Elle est, cette différence, dans le fait que le troisième reître — ou le deuxième, dans l'ordre où elle les a fléchés — que celui-là vit encore. Il est couché sur le côté, sa dague entre ses doigts, mais soit il fait semblant d'être très faible, soit il l'est vraiment. Le long pistolet d'arçon est encore accroché à son ceinturon et repose sur le sol, canon bloqué par le poids du corps.

Elle le contourne prudemment, se tenant à distance. Ses yeux sont clos, il respire, ou halète doucement, comme un chien qui a très mal.

Elle a de nouveau encoché une flèche et tient l'arc tendu.

— Tu n'es pas mort, dit-elle.

Il soulève ses paupières et tourne un peu la tête vers elle.

— *Mädchen.*

— Je ne comprends pas.

— Une fille. C'est toi qui as tiré ?

— Lâche cette dague.

Il sourit. Ses doigts s'entrouvrent et l'arme s'échappe de sa paume, descendant de quelques pouces sur la pente ruisselante d'eau de pluie.

— *Nutzlos.* C'est inutile. Je vais mourir. Tu tues tous les hommes que tu rencontres ?

Il a une pointe d'accent mais s'exprime bien. Il a dans les vingt ans, c'est un blond aux yeux bleus, il

porte une barbe courte et une moustache. Il est joli garçon.

— Il y a cinq jours, dit Catherine-Marie, un homme a été torturé et assassiné, sur la route de La Chaise-Dieu. Un homme d'une très grande force, qui a dû se débattre énormément.

— Il a tué deux d'entre nous.

— C'était mon père.

Les yeux du garçon se sont refermés.

— Mon père, tu entends ?

Du sang se met à couler de la commissure des lèvres.

— Et pourquoi me pourchasser, moi ?

Pas de réponse.

— Vous deviez me tuer, c'est ça ?

— Pas tuer. Vivante.

Il se tait après ces mots. Depuis longtemps, elle a détendu l'arc et remis la quatrième flèche dans le carquois, lui aussi décoré d'une représentation de licorne. Il pleut toujours et elle attend. Elle a même pensé à essayer de retirer la flèche plantée entre les omoplates du jeune reître mais sait bien que les barbillons l'en empêcheraient.

Pas question non plus de le prendre sur son dos pour le descendre à Issoire et l'y faire soigner. Trop tard, trop loin, trop difficile — il lui faudrait expliquer pourquoi elle a fléché ces trois hommes, on la retarderait.

— Qui vous commande ?

Question posée pour la troisième ou la quatrième fois. Le mourant a certes prononcé un mot, ou un nom, mais bien trop faiblement pour qu'elle puisse comprendre.

Elle s'est accroupie, dos contre un arbre, coutelas en main, ainsi que Pouillou Pattu lui a appris à le tenir — lame vers le haut et main à hauteur de la hanche.

— Tu es mort ?

Il secoue la tête. Elle demande encore :

— Smaragdin, tu le connais ?

Elle doit répéter sa demande. La réponse vient, sous la forme d'un presque imperceptible acquiescement. Le visage est d'une blancheur crayeuse, des caillots sont par deux fois sortis de la bouche. Après cela, plus rien. Elle attend encore. Et elle pleure. Ce n'est que quand elle est tout à fait certaine qu'il est bien mort qu'elle touche son visage. Elle n'a pas à lui fermer les yeux puisqu'ils le sont déjà, mais elle caresse les lèvres, l'arête du nez, elle remonte une boucle de cheveux blonds. Sur quoi elle le fait crouler à plat ventre et dégage sa flèche, fouissant la viande, à deux reprises contrainte de s'interrompre pour vomir.

Le garçon ne porte rien d'intéressant sur lui, rien qui provienne de Pouillou Pattu.

Mais il a dit que Pouillou Pattu avait tué deux d'entre eux. Il était du carnage, donc, elle ne l'a pas tué à tort.

Elle repart vers le reître qui occupait le flanc gauche. Celui-là porte un jaque de mailles sans manches, et surtout l'aumônière qu'elle reconnaît et qui appartenait à son père (c'est elle-même qui a tressé le coulant de cuir par lequel on la ferme).

Fils de chien, tu en étais aussi.

Récupérer sa flèche est aisé, il suffit de trancher la gorge et les muscles du cou. Et de laver le tout dans l'eau boueuse d'une rigole.

Ensuite, elle redescend vers Issoire, revenant sur ses propres pas et suivant les traces que les trois hommes ont laissées. Deux lieues ou presque plus bas, elle trouve les bêtes. Un cheval et deux mulets à l'attache, chacun avec son portemanteau cylindrique, qu'elle fouille sans résultat. Pour le cheval, c'est un aubère de

cap more, fort en jambes et en poitrail. C'est au moment où elle s'apprête à se hisser en selle — sans trop d'adresse, elle n'est pas écuyère et n'a jamais chevauché que deux ou trois mulets — qu'elle sent sous les doigts de sa main une sorte de renflement sous le troussequin de l'arçon. Elle y jette un coup d'œil. Il y a là un lacet qui semble fermer une fente. Elle défait le cordonnet et une cachette en effet apparaît. Qui contient un parchemin bien soigneusement plié et aplati. Elle déploie la chose. C'est un plan, ou mieux une carte, on y voit dessinés ce qui semble être l'estuaire d'un fleuve, ou d'une rivière, et le cours d'eau lui-même, et des amorces d'étangs, ou de lacs, voire de mers ; sur la gauche, deux barres parallèles traversées par une flèche ; plus à gauche encore, tout au bord de la carte, des montagnes ; çà et là, comme au hasard, surtout dans la partie droite du dessin, d'étranges représentations : des triangles minuscules, pointe en haut, et les lignes des côtés ascendants se croisant en dépassant un peu.

C'est quoi, cette chose ?

Et qu'est-ce qu'un reître pouvait bien en faire ? En y accordant tant de prix qu'il l'a cachée ?

Elle se met en selle, les mulets suivent docilement. La pluie s'interrompt enfin, voici même un peu de bleu dans le ciel. Elle est à Ambert en tout début d'après-midi, elle y connaît l'auberge Romains, Pouillou Pattu l'y a amenée plusieurs fois, au temps où il la prenait beaucoup avec lui, elle assise à croupetons derrière et ayant passé ses bras d'enfant autour de la si large poitrine.

Romains l'aubergiste accourt, la reconnaît, hoche la tête.

— Au moins, dit-il, tu as retrouvé le cheval et les mulets de ton pauvre père.

Il transporte les deux dernières lourdes sacoches emplies d'or et, comme les précédentes, les enfouit dans le creux du rocher. La pluie s'est arrêtée voici quelques instants, le temps semble vouloir se remettre au beau.

Il hisse une pierre de peut-être cent livres avec laquelle il bloque l'anfractuosité dans laquelle les six sacoches sont cachées. Il repart, mettant ses pas où il les a mis pour ses allées et venues entre le coche et la cache — sur des pierres, et quand il ne peut marcher sur la terre meuble sans risquer d'y laisser des empreintes, il se balance de branche en branche, en acrobate qu'il est, ou a été. Il gagne une position d'où il a le coche en vue, et la route jusqu'au carrefour, à près d'une demi-lieue. Il a en Pissarugues la confiance la plus grande qu'il puisse accorder à un homme, ou à une femme. Autant dire minuscule. Non qu'il doute de l'honnêteté de celui qu'il considère comme son écuyer. Mais de sa finesse, oui. Pissarugues est parti chercher des chevaux de selle, il va en trouver, et au meilleur prix. Mais il se fera peut-être remarquer par Radtke et ses reîtres. Qui, dans ce cas, soit le découperont un peu pour le faire parler, soit (Radtke ira à cette solution-là) le suivront pour qu'il les conduise aux sacoches — et surtout à la carte.

Et à lui.

Il s'installe dans sa fourche d'arbre, se découpe une épaisse tranche de jambon, la fait passer avec un flacon de bourgogne — l'un et l'autre trouvés dans l'équipage de la vicomtesse. Une espèce de colporteur passe au loin, puis deux paysans avec un âne, puis une diligence.

Il extrait la carte de dessous sa chemise et une fois de plus la déploie. C'est exactement la même que celle confiée à Pouillou Pattu — Dieu sait où elle se trouve,

à présent, mais ce n'est sans doute pas Radtke qui la détient, lui et ses hommes mèneraient la poursuite avec bien moins d'acharnement.

Ces dernières semaines, il était Smaragdin. Ce nom de guerre lui est venu sur les lèvres alors qu'il est en train de juger la traduction faite par le Français Rémy Belleau de *L'Ode à l'Aimée* de Sapho (traduction un peu trop libre à son goût). Il sait le grec, on l'a dit, et n'est pas moins à son aise en latin, en espagnol, en italien, en anglais et en allemand, sans compter quelques idiomes plus surprenants encore.

Des raisons à cela. Il ignore où et quand exactement il est né. On lui a dit qu'il avait été recueilli, au début de l'hiver 1583, près du cadavre d'une femme morte de la male peste ; et sous le manteau de celle-ci se trouvait la seule indication d'origine ou d'identité : une escarcelle à l'évidence fort usée, marquée au feu des initiales F.V., et contenant une épaisse liasse de feuillets manuscrits, tous recouverts de poèmes de la même écriture, dont certains connus — les œuvres de François Villon. Cela et un petit morceau de papier portant le prénom François, très maladroitement tracé, peut-être par une mère mourante, va le convaincre qu'il est le petit-fils de l'auteur du *Lais,* du *Petit* et du *Grand Testament.*

Ses premiers souvenirs remontent à sa sixième année. Des religieux autour de lui, il est en Espagne, à Séville, les hommes en robe sont des jésuites. On lui apprendra qu'il a été jadis pris en affection par l'un d'entre eux, à Paris. Voyages, ensuite. Passent les années et on lui fait ingurgiter, avec une douceur féroce, les langues anciennes et modernes, le calcul, la cosmologie, l'art des simples et onguents, l'histoire, la

philosophie, l'anatomie — c'est qu'il absorbe comme une éponge, ce monstre ; au point que les profès et autres coadjuteurs spirituels, autant dire le nec plus ultra de la Compagnie de Jésus, fondent en lui les plus grands espoirs : ce sera l'un des cerveaux des années futures.

Sauf qu'il fugue. La première fois à douze ans. Il disparaît pendant deux mois, on le retrouve en Italie. Il fait amende honorable, avec une effronterie charmeuse... et repart un an et demi plus tard. Il sent la femme à son retour. Les jésuites le rejettent dans un premier temps, finissent par le reprendre, ne résistent pas à sa franchise dans l'aveu de ses fautes, à son enthousiasme — apparemment réel — à se relancer dans ses études, à ses serments de s'engager dans l'extraordinairement longue formation (dix ans pour les meilleurs sujets) par laquelle l'on devient jésuite. De fait, il ne bouge plus pendant les quinze ou dix-huit mois qui suivent, apprend avec une facilité déconcertante. Casuiste déjà fort subtil, il parvient presque à tenir tête aux plus retors des profès.

Et il part. Définitivement ; on ne le reverra plus. Il ne dira jamais à quiconque où il est allé, et avec qui, et pour quoi faire, ni avec quelles ambitions.

Il se lie d'amitié avec Pouillou Pattu à la fin du printemps 1606. Il a donc environ vingt-trois ans. Au vrai, il avait sauvé la vie de l'Auvergnat, dans une auberge espagnole. S'il peut assommer n'importe quel être humain avec un banc, un coffre, une armoire, voire le timon d'une charrette, ou plus simplement avec ses poings, Pouillou Pattu ignore l'usage d'une épée. Les trois spadassins qui, suite à quelque mot de trop, projetaient de le percer de trous, avaient vu surgir devant eux une espèce de diable dansant, ricanant, riant, dont la rapière se révèle vite terrifiante. Ce jour-là, deux

hommes meurent, et le troisième ne vaut guère mieux. Le sauveur de Pouillou Pattu ne s'attarde pas, ne se nomme pas, explique à peine qu'il n'est intervenu que pour se distraire ; il refuse le partage d'un repas, et même celui d'une bouteille de rioja ; il a, dit-il, un rendez-vous des plus urgents à San Lucar de Barrameda ; de fait, il saute sur un cheval et s'en va. Près de deux ans s'écoulent, Pouillou Pattu, qui aime tant les errances mais les met à profit pour faire négoce, vient d'acheter de la dentelle de Bruges, échangée contre des chapelets d'Ambert ; il a poussé jusqu'à Ostende pour y voir la mer et le pur hasard fait que, contemplant la malle arrivant d'Angleterre, il aperçoit à son bord son bretteur de Séville, toujours aussi pimpant. Les deux hommes se retrouvent, se lient un peu mieux. Se lient tout à fait. Une vingtaine d'années les séparent mais ils s'entr'accordent à merveille. Ils se revoient, probablement en deux ou trois occasions. C'est sans doute lors de ce nouveau voyage qu'effectue Pouillou Pattu, juste à l'entrée de l'hiver 1608, que l'entente se fait — et aboutit à l'affaire des bois noirs, sur la route de La Chaise-Dieu.

Il convient de mesurer exactement l'ordinaire et naturelle méfiance de l'Auvergnat Pouillou Pattu, dont la crédulité n'est vraiment pas le point faible, pour évaluer l'aptitude de celui qui se fait appeler n'importe comment mais qui jure que son véritable nom est François Villon, pour évaluer son aptitude à faire partager son propre rêve. Soit il a été d'une totale sincérité, soit d'une rouerie infernale.

Il a suspendu le jambon de la vicomtesse à une branche et s'amuse à en extraire de tout petits morceaux — il n'a plus tellement faim, à présent — dans

la partie près de l'os, là où la viande est d'un rouge foncé et presque tirant sur le noir, sa préférée. Il se sert non pas de sa dague italienne à lame triangulaire, qui fait des blessures affreuses, mais de l'un de ses couteaux à lancer, mieux équilibrés. Dès son plus jeune âge, il s'est révélé d'une invraisemblable adresse. Le père Monahan lui a appris à jongler, et très vite il a surpassé son maître. Bientôt, on le découvre imbattable au jeu de paume que pratiquent volontiers les pères en religion, à l'occasion des fêtes de Noël ou de Pâques, ou aux gobilles, caniques et autres billettes — autrement dit aux billes ; ou encore au mail (on pousse une balle avec une crosse), qu'il pratique mieux encore que l'évêque d'Avranches et ses chanoines, pourtant tenus pour des experts, sur le terrain prévu à cet effet entre la porte Montmartre et celle de Saint-Honoré ; les quilles n'ont pas de secret pour lui, les boules pas davantage ; c'est un virtuose des jonchets, des osselets, du bilboquet, du casse-pot, des palets. Mais c'est dans le maniement des armes qu'il se montre diabolique. Il a appris à tenir une épée, il développe à ce maniement une dextérité comme magique — il est possible qu'il ait fréquenté une salle d'armes dans la rue Tiquetonne et se soit perfectionné en Espagne. Il fera même profession de cette exceptionnelle habileté en engageant des paris que toujours il gagnera — une fois même défiant un adversaire de le toucher alors que lui-même a les yeux bandés.

Il extrait une dernière noisette de jambon rouge sang, puis, tandis qu'il la mâchonne, sort nonchalamment sa longue-vue. Son œil ne l'a pas trompé : à une bonne lieue de lui, non pas sur la route d'Ussel mais de part et d'autre de celle-ci, à la façon de qui ne veut être vu, une bonne demi-douzaine d'hommes s'approche. Plus cinq autres qui arrivent par le nord.

Et encore autant par le sud.

Bon, ils savent où je suis. Pissarugues aura parlé, comme je l'avais pressenti.

J'espère qu'ils ne l'ont pas tué, voilà qui me mettrait de mauvaise humeur.

— Je ne fais que passer, dit Catherine-Marie Pouillou Tête de diable au maître queux de l'auberge Romains à Ambert, lequel s'active devant ses fourneaux à la tête d'une petite armée de marmitons, gâte-sauce et autres hâteurs. Elle se porte en quatre grands pas sur une servante, l'agrippe très fermement par les cordonnets de son corsage, la soulève, l'emmène.

— Je ne ferai pas trop de mal, petite. Nous avons juste à parler, toi et moi.

L'une traînant l'autre affolée, elles sortent des cuisines, traversent la souillarde qui n'est pas suffisamment déserte, elles sortent dans l'arrière-cour.

— Je ne le répéterai pas trente-six fois, dit Catherine-Marie, alors écoute bien. Je suis Pouillou, fille de Pouillou Pattu, que l'on m'a égorgé. Voici quelques jours, Pouillou Pattu se trouvait ici, tu l'as vu, tu lui as servi la soupe, il était dans la compagnie d'un autre homme bien plus petit, mince, assez beau...

— Très beau, dit la fille.

— Tu as dormi avec cet homme. Pas Pouillou Pattu, l'autre.

— Hé, hé, c'est que nous n'avons pas tant dormi.

— Continue à faire la bête et je t'arrache les bras. Il s'appelle comment ?

Sma quelque chose, un nom qui finit en *in*.

La servante de l'auberge Romains est une brunette pas mal potelée — ses tétines font la moitié des miennes, elle m'énerve —, la bouche aguichante (pour

les hommes, enfin je crois), l'œil qui te promet monts et merveilles. Pas une beauté, mais j'aurais des hauts-de-chausses, probablement que j'aurais des envies de la trousser, vite fait bien fait.

— Et d'abord, pourquoi je répondrais à ces questions que tu me fais ? demande la servante avec énormément d'impertinence. En sorte que Catherine-Marie la saisit aux épaules, la soulève, la retourne tête en bas cul en l'air — et même cul à l'air, au motif qu'elle n'a pas de culotte.

C'est ma foi un joli derrière, ce sera ce qu'elle a de mieux.

— On ne dit plus rien, hein ? ricane Catherine-Marie. Je te trouve moins arrogante, d'un coup.

Elle compte jusqu'à cinq, en prenant son temps, et remonte la fille — qui émerge du baquet plein d'eau de vaisselle et peut respirer.

— Son nom ?

La fille hurle. Les marmitons sortis de la cuisine contemplent ces fesses rebondies et s'esbaudissent, ces patte-pelu. Les hommes, c'est tous des chiens.

Ce coup-ci Catherine-Marie compte jusqu'à quinze. Elle remonte son paquet.

— Tu respires encore ? Il s'appelait comment, ton joli cœur ?

François.

François comment ?

Elle ne sait pas, elle ne sait pas, elle ne sait vraiment pas, juré sur l'évangile.

— Tu l'as donc vu tout nu. Il a des cicatrices ?

Plein.

— Sur le visage ?

Sur le visage oui, une cicatrice fine. Sur la joue gauche. Trois pouces de long. Et d'autres traces de blessures anciennes sur l'avant-bras droit...

— Il est droitier ? Il se sert de sa main droite plus que sa gauche ?

Oui. Et d'autres cicatrices sur les cuisses, le genou, la poitrine. Et il est doux, il est câlin, il a les yeux qui sourient, en même temps il te fait un peu peur et il enjôle, et au lit il...

— On se calme, la fille. Je ne t'ai pas demandé ces choses. Tu sais où il est allé, en partant d'ici ? Tu réponds, oui ?

Le fait que, pensant à autre chose, Catherine-Marie avait un peu abaissé sa prise. Et la servante était plongée jusqu'aux épaules dans le baquet — ses bras maintenus collés au corps par ceux de Catherine-Marie.

Sais pas.

Il n'a parlé d'aucun voyage ? Aucun nom de ville ? ou de pays ?

Parlant d'un pays, Catherine-Marie ne pense nullement à un pays étranger. L'idée même ne lui en vient pas. Elle veut simplement dire : hors d'Auvergne. Aussi bien, le François Smaragdin, ou quel que soit son vrai nom, sera allé se cacher en Bourgogne, dans le Vivarais, voire en Provence. Loin, dans tous les cas. Au diable.

Me rappelle pas, dit la fille.

Catherine-Marie hésite. Je vais finir par la noyer, cette cruche. Elle jette un coup d'œil derrière elle et ils sont bien trente ou quarante, tous les clients de l'auberge et tout le personnel, à suivre la scène.

Mais une idée lui vient :

— Comment tu sais qu'il s'appelle François ? Il te l'a dit ?

Non. Mais la fille a entendu parler le Pouillou et l'autre. Et le Pouillou l'a bien appelé François, une fois. Et...

— Ils ont dit un nom. Ton père, le Pouillou, a dit un nom.

Rochelle.

— Ils avaient la table dans le fond de la salle, personne des clients ne pouvait les entendre, ils ne me voyaient pas...

Mais il y a un passage derrière la cloison, justement dans le fond de la salle de l'auberge. La servante y trottinait, elle transportait des pommes, et les pommes lui sont tombées des mains, se sont éparpillées, de sorte qu'elle a dû s'arrêter, se mettre à quatre pattes, ramasser les pommes une à...

— Ne me raconte pas ta vie. Rochelle, tu es sûre ?

Oui.

— Tu te souviens des autres mots avant et après ?

Non.

Rochelle. Ce sera le nom de quelqu'un. Ou bien...

— A un moment, tu ne les aurais pas vus, Pouillou Pattu et ton enjôleur, consulter une carte ?

Non.

— Ils ont parlé d'un voyage ?

La fille n'a rien entendu.

— Ils avaient l'air très amis ?

Oui.

Voilà qui corrobore le témoignage de maître Romains l'aubergiste. Qui a noté la cordialité entre les deux hommes, et les a vus qui se séparaient, au matin de la mort de Pouillou Pattu. Celui-ci est parti le premier, avec son cheval et ses deux mulets. L'homme plus jeune, Smaragdin, s'en est allé une heure et demie plus tard.

Catherine-Marie relâche sa victime, la remet dans le bon sens, l'assoit dans le baquet, ça lui éteindra ce feu qu'elle a dans son fondement. Elle se détourne. Ce petit exercice auquel elle vient de se livrer ne l'a nullement apaisée. Ou alors en surface. Elle fend la foule des badauds...

— On s'écarte, dit-elle à la cantonade.

... Calmée en surface seulement, car le volcan continue de gronder en elle ; jusqu'à Pouillou Pattu qui lui en avait jadis fait la remarque : tu as un caractère épouvantable, Catherine-Marie, une tête de cochon, ce n'est pas bon de garder ta rancœur de la sorte, des semaines, des mois, peut-être bien des années durant, quand tu en as après quelqu'un ou quelque chose. C'était vraiment la peine de casser ce manche de pelle sur le dos de ce garçon, parce que voici deux ans il s'est moqué de tes pieds ? Et en plus, c'est vrai qu'ils sont grands, tes pieds.

Elle traverse la petite foule en portant la tête bien droite. Pas un regard à gauche ou à droite.

... N'empêche qu'elle l'a vu, et reconnu, quoique ce soit la première fois de sa vie qu'elle découvre ce visage. Mais il ressemble par trop à celui qu'elle a fléché et qui n'est pas mort sur le coup, celui auquel elle a parlé, qui était joli garçon et que, pour un peu, elle aurait soigné, si c'en avait valu la peine.

Ce sera son frère. Aîné — celui-ci est plus âgé que l'autre. L'homme ne porte pas la cuirasse de cuir noir des reîtres, ou alors elle est cachée sous sa grande cape de voyage. Pas d'armes apparentes non plus. Il ne se tenait pas au premier rang de ceux qui lorgnaient le cul nu de la servante, mais en retrait, sous l'auvent de la grange, presque dans l'ombre. Elle sent son regard sur elle tandis qu'elle rentre dans l'auberge.

— Et puis quoi encore ? dit maître Romains. Toi, payer ? La fille de notre pauvre Pouillou Pattu est chez elle dans mon auberge. Et je te donne ma meilleure chambre.

Elle soupe avec son appétit ordinaire, qui est le plus souvent énorme, entaille trois pâtés différents, engloutit quasiment une poularde, suivie de deux fort belles

tranches de cuissot, et de soupe aux fèves pour finir — Pouillou Pattu eût sans même y penser enfourné le triple ou le quadruple de ces amuse-gueule. Mais le cas échéant, tout comme elle, aurait pu subsister de trois châtaignes et d'eau claire durant une semaine.

Nulle part dans la salle, ni à l'entour, elle n'aperçoit le grand reître blond enveloppé de sa cape. Bien que tout là-bas, tout au fond de la pièce, et encore dans la pénombre hors du halo des chandelles, elle ait remarqué deux hommes peu désireux de montrer leur visage, et qui pourraient bien être, qui sont probablement, deux autres reîtres.

Ils seraient donc trois, au moins, et rien que pour moi. Le grand blond serait le chef, pour cette raison péremptoire qu'il est vraiment joli garçon, et qu'il se cache de moi, au contraire des autres.

Il sait que j'ai tiré l'une de mes flèches dans son jeune frère, pour ensuite le regarder mourir ?

Si oui, il va être fâché contre moi.

— Ma meilleure chambre, insiste maître Romains. Je te dois bien ça.

La pièce, en tous les cas, est fastueusement éclairée : huit chandelles pour le moins, et des grosses, on y voit comme en plein jour. Catherine-Marie fait ses préparatifs, s'allonge et très vite s'endort.

Combien de temps ? Trois ou quatre heures ? Celle des ficelles qu'elle a accrochées à la porte et aux deux fenêtres tire sur son poignet et donc l'éveille.

Elle n'entend rien mais sait qu'il est là, enfin un homme, entré en tapinois dans sa chambre.

Ou plusieurs.

Il détache une dernière noisette de jambon et regarde s'avancer les hommes en train de l'encercler.

Pas tout à fait l'encerclant, en fait : l'est est dégarni, ou du moins on n'y voit personne. Les seize ou dix-sept reîtres approchent lentement, cinq d'entre eux seulement sont à cheval, les autres vont à pied, arquebuse ou arbalète sur l'épaule. La brune vient très vite, il va faire nuit, il ne pleut plus si le ciel est toujours bien sombre, et tout à l'heure il s'est produit de grands roulements dans le nord-ouest, un orage n'est pas loin.

Où es-tu, Radtke ?

Et qu'as-tu fait de mon Pissarugues ?

Il attend encore et toujours. Depuis bien longtemps, il ne s'étonne plus de sa capacité à ainsi laisser couler le temps en réprimant ses impatiences. Je suis un rêveur froid, voilà la vérité (c'est la pire espèce, je crois bien). Il ne peut se souvenir d'un seul cas où il ait cédé à une foucade ; même — et c'est tout dire — même s'agissant de ce grand, de cet immense rêve qui l'habite, il a fichtrement pesé le pour et le contre, sur chaque point.

Et le voici qui, une fois encore, se laisse justement aller à ce rêve.

Mais pas trop. Les reîtres sont là, à cent toises au plus, et plus près pour ceux venus du Nord. Ils sont bien dix-sept. Radtke disposait d'une quarantaine d'hommes pour le moins, quand il a entamé sa poursuite — et à ce propos, quelle coïncidence que cette même poursuite soit venue connaître l'une de ses plus sanglantes péripéties à Ambert et dans sa région, où justement Radtke a fait ses débuts de mercenaire, lors de la sixième guerre entre catholiques et huguenots : ce fils de chien connaît parfaitement le pays.

Les reîtres du Nord sont tout près. Cinq hommes. Distance : vingt coudées au plus[1]. Ils passent pratiquement sous le chêne dans lequel François Villon s'est

1. Environ dix mètres.

réfugié, et sous le petit clair de lune, battent assez nonchalamment les fourrés de leurs épées longues.

Un peu trop nonchalamment, je crois que j'ai compris le plan de mon ami Radtke.

Il s'est plaqué contre la branche à laquelle il s'est accroché. Le petit groupe étiré sur une trentaine de toises s'éloigne peu à peu. Il décroche le jambon, cueille sa rapière et la sacoche de daim assortie à ses hauts-de-chausses et à sa cuirasse, se laisse glisser sur le sol jonché de feuilles pourries sans plus se soucier d'y laisser des traces. Il part dans la direction opposée à celle des hommes venant de le dépasser, et donc vers le nord. Après quelques centaines de pas, il oblique et change de cap — aussi bien Radtke aura pensé que j'ai pensé qu'il avait pensé ce que je pense (ou que je pensais voici quelques minutes). Et donc faisons le contraire.

Il va plein ouest. L'orage est en train de s'éloigner, au nord. Ce n'est pas tout à fait un grand et beau clair de lune, mais enfin on y voit suffisamment. Bien assez pour remarquer ces traces de pas multiples. Ce sera là que les reîtres se sont groupés avant de se scinder en trois groupes, aux fins d'un encerclement presque total. Il remonte la piste, sur deux ou trois lieues, ici passant au large d'une ferme où tout est éteint, là pas loin d'un hameau dont les toits de lauzes brillent des pluies de l'après-midi. Odeur de fumée — l'endroit est habité.

Il suivait jusque-là l'ubac très arboré d'une grosse colline, refusant d'emprunter toute sente où l'on pourrait lui avoir tendu une embuscade. Sa progression dans un silence complet lui permet d'entendre une sorte de grognement. Dague dans la main gauche, épée dans la droite, il marche vers ce bruit, arrive derrière l'homme accroupi contre un arbre, se baisse,

attend, le temps qu'il faut pour être tout à fait certain que ce guetteur-là est seul, et qu'il ne s'agit pas d'un piège. Trois pas silencieux le portent dans le dos de son adversaire, la dague se pose sur la gorge tandis que la main droite redresse le menton — le bonhomme a sur la tête une espèce de bourguignotte — ou plutôt un morion à crête, apparemment terminé par un ergot.

Bon, son égorgement ne va pas plus loin. Il s'assoit.

— Qu'est-ce que tu fais avec un plat à barbe sur la tête, Pissarugues ?

Ils marchent côte à côte. Pissarugues dit qu'il a trouvé le morion espagnol en butant dessus, autrement dit le casque était par terre.

— Il est un peu rouillé mais j'ai commencé à l'astiquer, bientôt il sera comme neuf.

Pissarugues est très fier de son couvre-chef, il regrette de n'avoir pas sous la main un miroir pour s'y contempler, sûrement que son casque lui donne l'air d'un soldat. De temps en temps, le casque glisse, trop étroit pour sa tête, et lui dissimule le panorama, mais c'est un détail, selon lui. Il dit qu'il est désolé, pour les chevaux, il en a bien trouvé un, dans une ferme à quelques lieues, mais il était encore plus bancroche que les carnes tirant le coche de voyage de la vicomtesse ; il a presque poussé jusqu'à Ussel, dans ses recherches, et il a vu des chevaux très bons, mais il se trouvait des reîtres assis dessus.

— Ils t'ont vu ?

— Les chevaux ?

— Les reîtres.

Non. Pissarugues dit qu'il s'est fait tout petit. Pissarugues dépasse son maître d'une tête et d'environ soixante-dix ou quatre-vingts livres quand il est à jeun

depuis trois jours ; il n'a pas de cou, quelque chose qui pourrait bien être du muscle part du voisinage de ses oreilles et descend vers la crête de ses épaules — qui m'ont d'ailleurs pas de crête, pour être trop arrondies ; il est capable, ou peu s'en faut, de soulever un cheval.

— Tu as vu passer des reîtres ?

Oui. Mains ouvertes et doigts déployés par deux fois : à peu près vingt reîtres. Ou un peu moins.

— Tu en as vu d'autres ?

Non.

— Tu as vu Radtke ? Un homme de haute taille avec une barbiche rousse, une cuirasse de cuir noir ornée d'une sorte d'écu en argent suspendu à une chaîne de même métal ? Et qui marche lentement, très lentement, exprès, quoiqu'il puisse être terriblement vif s'il le veut, et qui ne parle presque pas, et qui ordonne d'un seul mouvement de doigt, et qui a une grande cape noir et argent portée sur l'épaule gauche avec une barrette également d'argent pour la retenir, et qui est chaussé de bottes toujours très luisantes venant jusqu'à mi-cuisse, et dont les mains sont toujours gantées, et qui, pour occire quelqu'un en le faisant souffrir malemort, aime assez inciser l'abdomen de cette personne afin d'y sectionner l'intestin tout en bas et fait clouer cette extrémité de l'intestin à un arbre ou une poutre et oblige ladite personne à marcher, à s'éloigner et à ainsi dérouler l'intestin. Tu as vu Radtke, Pissarugues ?

Non.

— Il est assez malplaisant, dit François Villon.

Pourquoi parlé-je autant, pourquoi ne puis-je jamais m'empêcher de parler ? Certainement que cela signifie quelque chose et dépeint mon caractère, ce sera quelque angoisse étrange qui me pousse, moi qui pourtant n'ai peur de personne, ni de rien ?

— Et que faisais-tu caché derrière ce gros arbre en pleine nuit, à guetter ?

Pissarugues dit qu'il guettait, justement ; il s'en revenait vers le coche de voyage et il a cru voir quelqu'un, enfin l'ombre d'une ombre, à main gauche, cheminant sur le flanc de la grosse colline.

— C'était moi, béjaune, dit François Villon, en somme un peu mortifié de s'être laissé apercevoir.

N'empêche que je suis arrivé derrière toi sans que tu m'entendes. Et je n'aurais pas reconnu ta nuque délicate, je te coupais nettement la gorge.

Ils marchent. Depuis pas mal de temps. La minuit n'est pas loin si elle n'est pas passée. Ils mangent du jambon. Plus justement, ils le picorent — il ne faut jamais confier un jambon à Pissarugues, il vous l'engloutirait jusqu'à l'os.

— C'est finalement fort bien que nous marchions, après tout, Pissarugues. Cela nous exerce. Je doute qu'il y ait tant de chevaux, où nous allons. Je t'ai parlé de cette plaine sans fin, où tu marches et tu marches des semaines et des mois et toujours elle s'allonge devant toi, je t'en ai parlé ?

Peut-être un coup, ou deux, dit Pissarugues, qui a bien dû entendre le récit dans les nonante fois si pas davantage.

— Je t'ai parlé de ces rivières et de ces lacs, et de ces montagnes ?

Il me semble, dit Pissarugues.

— Tu es sûr de vouloir venir avec moi ?

— Où vous irez, j'irai, si vous voulez de moi.

Ils se sont connus, Pissarugues et lui, à la Noël de deux ans plus tôt. C'était dans les montagnes Pyrénées, on avait fait boire du vin à Pissarugues, ce qui est la dernière chose à faire ; il était devenu gris-noir dès le premier pichet — cet Ostrogoth ne tient pas la bou-

teille, mais alors pas du tout ; il respire seulement le goulot d'un flacon et il est ivre, et l'ivresse lui fait casser des choses et des gens. Outre cela, il n'était point espagnol mais venait de l'autre versant ; il n'avait guère donné qu'un tout petit coup de poing mais cela avait largement suffi à écrabouiller le crâne de deux indigènes ; on allait donc le pendre, après l'avoir quelque peu tranché à coups de faux et de serpette. Pas question toutefois de lui donner de la hart sans qu'il ait reçu le secours de la religion ; le village n'avait pas de curé mais voici justement qu'il en passait un, sur un mulet, et tirant derrière lui deux mules surchargées ; de prime abord l'homme de Dieu avait manifesté quelque réticence, il était un peu pressé, disait-il ; mais il avait accepté de recevoir le condamné en confession... et il s'était enfui avec lui (et les mules), après avoir mis le feu dans les cabanes à fin de diversion. Et dans la soirée, des cavaliers étaient passés aussi, lancés au triple galop, disant qu'ils étaient à la poursuite d'une infâme canaille qui, non contente d'avoir suborné moult nonnes et nonnettes d'un couvent près de Saragosse, s'était échappée en emportant les trésors moniaux, déguisée en évêque.

Je n'aime pas trop couvents et monastères, je goûte moins encore ses filles sous le voile qui, parce qu'elles sont laides, estiment avoir le droit d'épouser Dieu. Et mon poil se hérisse quand, en plus d'être jeunes et jolies, les couventines font don à leur ordre de toutes leurs richesses qui seraient bien mieux employées ailleurs.

Et je m'interroge sur ce que j'ai bien pu faire de tout cet or que j'ai volé, çà et là, toujours en bonne conscience. Il m'a toujours filé entre les doigts, preuve que je n'y tiens guère.

— Tu rêves parfois d'or, Pissarugues ?